



Réservé aux abonnés

L'euphorie retrouvée de Paris booste la Fiac 2021 et Asia Now

Par **Valérie Duponchelle** et **Béatrice de Rochebouët**

Publié hier à 11:46, mis à jour hier à 13:55



Le stand très remarqué de Catherine Issert à cette Fiac 2021 avec l'installation de l'artiste suisse John Armleder. © VD / Le Figaro



Succès honorable pour la 47^e édition qui a fermé ses portes dimanche. Les 171 exposants de 25 pays croient en la fin de la crise, avec le retour des acheteurs et des ventes solides.

Cette 47^e édition de la Fiac (Foire internationale d'art contemporain) était la manifestation que tout le monde attendait pour affirmer haut et fort que la crise est bel et bien derrière nous. Voilà le marché rassuré, malgré un certain manque de standing. Il a retrouvé son énergie, dans un climat moins euphorique qu'avant la pandémie mais extrêmement affairiste, parfois compulsif, à en juger par les nombreuses ventes chez les 171 exposants réunis sous la voûte marine du Grand Palais éphémère. Jusqu'aux dernières minutes, avant la fermeture dimanche soir, 19 heures, où il y avait foule. Ceux qui n'étaient pas déjà partis en week-end ou simplement ailleurs, *«comptaient concrétiser d'autres ventes dans la semaine et les suivantes, après avoir rencontré de nouveaux clients français et même étrangers. Quelques Asiatiques, surtout des Coréens et des Chinois de la diaspora, venus braver la quarantaine»*. Le signe d'une foire réussie, contre vents et marées.



Paris bouillonne enfin, avec un feu d'artifice d'événements de l'art, de vernissages et de fêtes, qui prend une saveur nouvelle après des mois d'abstinence. Septembre a été un mois test, avec le succès d'[Art Paris](#), de ses ventes à petits prix et sa fréquentation record de plus de 72.000 visiteurs inaugurant le Grand Palais Éphémère. Dans la foulée, Art Basel, sans Américains ni Asiatiques, avait fait craindre le même rude scénario pour la Fiac, juste quelques semaines après à Paris. Ce [demi-succès d'Art Basel](#) laissait planer des doutes sur une véritable reprise. La Frieze Art Fair, jouissant à nouveau d'une ambiance électrique à Londres, a regonflé le moral des troupes. Nombre de Français avaient pourtant renoncé à s'y rendre, épuisés à l'idée de remplir l'épaisse paperasse de formalité et les tests onéreux anti Covid à J+2 et J +8.

Entre ces trois foires, le coeur des collectionneurs a balancé. Plutôt que Bâle et Londres, beaucoup ont choisi Paris, sans doute parce que l'offre culturelle y est incomparable. *«L'écosystème culturel en France est extrêmement fort et attractif avec des institutions publiques et des fondations privées qui procurent une richesse inégalable à la vie culturelle parisienne et un marché de l'art qui connaît un élan formidable comme en témoigne l'arrivée ou l'expansion de galeries internationales majeures. Plus que jamais, Paris et la Fiac étaient la destination culturelle de l'automne !»*, se félicite [Jennifer Flay](#), [directrice de la Fiac](#), dans son traditionnel communiqué de bilan, diffusé ce lundi 25 octobre. Pendant toute la foire, elle est restée d'une discrétion exemplaire.



Les exposants dont les artistes sont à l'honneur en ce moment dans les musées, ont été gagnants. À commencer par le roi allemand de la peinture, Georg Baselitz, dont la magistrale rétrospective au Centre Pompidou, a concentré tous les regards : son galeriste parisien Thaddaeus Ropac a cédé très vite pour 1,2 million d'euros pour sa double figure, de la série sépulcrale *Descente* de 2021 qu'il avait exposée magnifiquement à Pantin; La White Cube de Londres était encore en négociations, dimanche, avec deux collectionneurs pour sa peinture (1,5 million d'euros) et sa sculpture en bronze (1,3 million de dollars).

Le bilan des entrées (40 euros, un prix dissuasif !) de cette édition post-Covid n'est pas brillant : 46.655 visiteurs en 5 jours, soit loin des 78.580 visiteurs en 2019 sous la lumière du Grand Palais, avant l'année blanche de 2020 pour cause de pandémie. *«Pour garantir un confort de visite et une expérience à la hauteur des attentes des collectionneurs et des visiteurs, la FIAC a choisi de supprimer l'inauguration le soir du vernissage et de limiter la fréquentation, prenant en compte la surface réduite (-30%) du Grand Palais Éphémère par rapport au Grand Palais, lieu historique de la FIAC»*, justifient les organisateurs.



Question expérience, de confort de visite et de fibre artistique, on était loin de la parenthèse enchantée sous la lumineuse verrière du Grand Palais : allées bondées, température frôlant la fournaise le jour du vernissage, aucun banc pour s'asseoir, VIP lounge rempli à craquer, attente sans fin pour acheter une bouteille d'eau, pas une poubelle.... Sans parler des badges VIP que beaucoup disaient ne pas avoir reçus, obligeant les exposants à aller chercher leurs clients à l'entrée. Le bureau VIP de la Fiac les renvoyait, sans prendre de gants, aux galeries qui les avaient invités. Une heure, de 10 h à 11 h, réservée aux VIP a été jugée insuffisant, voire anecdotique.

Cacophonie ? Embouteillages ? Perte de repères ? On comprend mieux les mesures annoncées - peu diplomatiquement en termes de marketing -, juste avant l'ouverture de la Fiac (le 7 octobre) par le groupe RX. Il est désormais le seul organisateur de l'évènement (avec Paris Photo, début novembre), après la fusion de Reed Expositions France et Reed Midem, ses deux filiales françaises. Outre la suppression de 235 postes sur 600 d'ici à la fin de l'année comme l'a révélé le quotidien *Le Monde*, le regroupement des équipes devrait aboutir à une meilleure coordination avec un seul responsable VIP.



Bianca Bondi et Théo Mercier sur le stand très réussi du duo Mor-Charpentier. © VD / Le Figaro

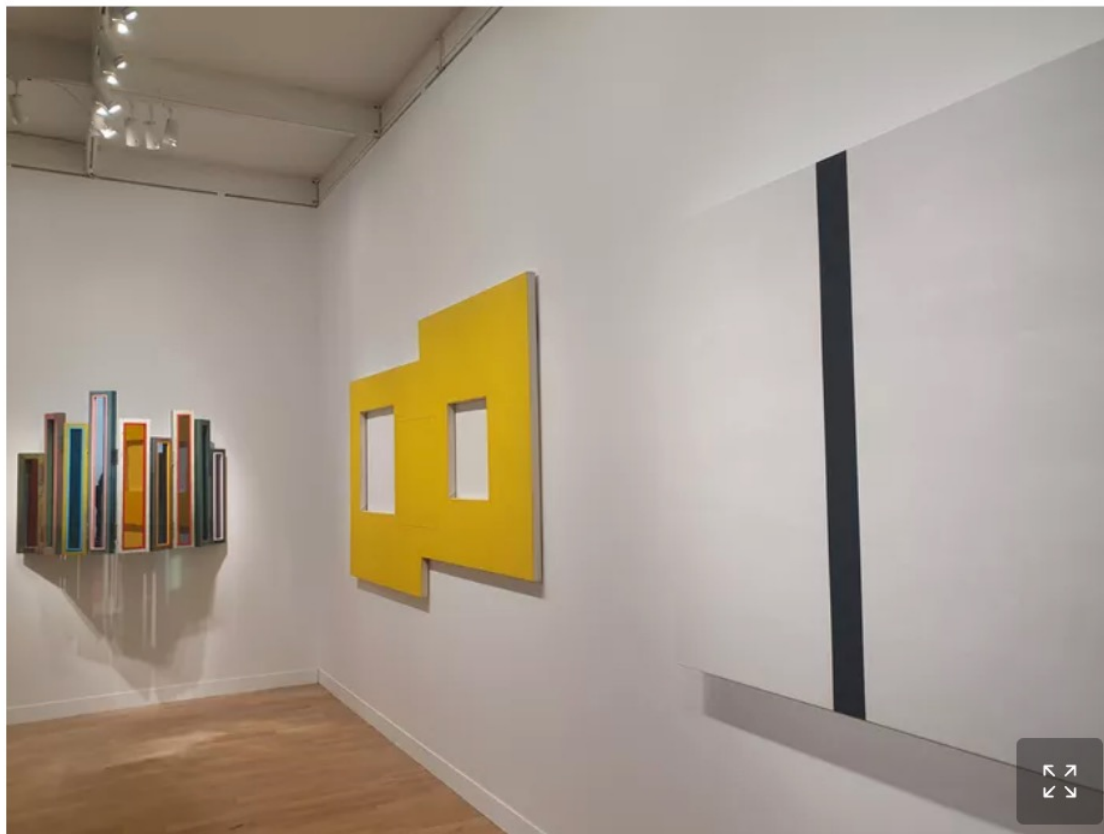
Le sort de sa directrice, Jennifer Flay, n'est toujours pas scellé, mais ne semble pas mal engagé, d'avis du premier cercle. Coté en Bourse, le groupe, qui n'a pas assez investi pour asseoir internationalement la marque Fiac et trouver un sponsor de taille comme Art Basel avec UBS, se devait de rendre des comptes à ses actionnaires. D'autant que, après une perte sèche faute de foires pendant la pandémie, les rentrées 2021 de billetterie ne seront pas, vraisemblablement, à l'équilibre.

La place de Paris mérite un événement, avec tout ce qui va avec, pour recevoir comme il se doit ses visiteurs. Certains regrettaient le choix



contesté du Champ de Mars et se disaient même prêts à retourner porte de Versailles où la place ne manque pas. Oublions l'organisation qui est la scénographie de cet opéra. D'un point de vue artistique, la qualité était, elle, au rendez-vous. Pas de pièces spectaculaires, compte tenu de l'étroitesse des stands (une moyenne de 60 m2) et de leur hauteur limitée.

Des valeurs classiques, solides, contrebalancées par des œuvres plus fraîches, plus jeunes chez les galeries, dans l'ensemble les moins puissantes de la sélection Fiac 2021, installées sous la tente blanche du côté champ de Mars. «Un petit côté Cour Carrée du Louvre qui a plu aux collectionneurs», nous confiait Benoît Porcher, le fondateur de Sémiose, l'un de ses heureux galeristes sous tente, comme Frieze à Londres ; il a vendu Françoise Pétrovitch, exposée actuellement au fonds Leclerc de Landerneau (moins de 35 000€, les très grands formats), et Moffat Takadiwa du Zimbabwe, sculpteur du rebut et coloriste extraordinaire (entre 18.000€ et 55.000€).



Un Robert Mangold, *Square VII*, 2017, à côté d'un Mary Corse, *Untitled (White Narrow Black Band, Beveled)*, 2021, à la Pace Gallery de New York et Londres. © VD /Le Figaro



Collectionneur dans l'âme, Michel Rein avait misé sur la progression des prix : seulement 5000 € pour un pimpant tableau relief de fruits et légumes de Piero Gilardi, membre vraiment atypique de l'Arte Povera. La galerie Ceysson-Bénétière, grand défenseur de Supports Surfaces, qui vient d'ouvrir un espace de taille industrielle à Saint-Etienne, après Paris et Luxembourg, a vendu non-stop leurs artistes (Viallat en tête) entre 15.000€ et 150.000€. Hervé Loevenbruck a vendu sans peine sa palme de Dewar & Gicquel, et attiré nombre d'amateurs en galerie avec sa belle exposition «Alina Szapocznikow» où les pièces dépassent le million (1926-1973).

Pas ou peu de place pour le design contraint à des résumés drastiques de leur offre qui ne collent pas avec l'esprit et l'échelle d'un Jean Prouvé ou d'une Charlotte Perriand. La galerie de Saint-Germain-des-Prés, Kreo, a toutefois bien vendu ses Bouroullec, miroirs et tapis comme à la Bourse de Commerce de François Pinault.



«Malgré un démarrage en douceur, sauf pour les pièces en dessous de 500.000 euros, l'impression finale est bonne, nous avons réalisé de nombreuses ventes. C'est cela qui compte» concluait dimanche, Mathieu Paris de White Cube, vrai fan de la Fiac. *«Nous sommes confiants pour la toile de Josef Albers, Homage to The Square très regardé grâce à la rétrospective du Musée d'art moderne de Paris (MAM). Elle se négocie autour de 750 000 dollars»*. Certains comme le trio Vallois, ont beaucoup plus cartonné à Art Basel (3 grosses pièces vendues de retour à Paris).

Beaucoup d'autres affichent le sourire: Kamel Mennour a vendu tout son stand, a rattrapé dès le deuxième jour un autre disque concave d'Anish Kapoor (entre 500.000 et 700.000 livres) et remis deux nouvelles sculptures de Tadashi Kawamata (50.000 euros). Le vétéran Daniel Templon, qui adore la compétition et les foires, a fait ses comptes avec bonheur : une trentaine de pièces vendues à des Français, des Américains, des Turcs et même des Chinois entre 10.000 et 500.000 dollars dont celles du Sénégalais Omar Ba qui a vu ses prix décuplés en quelques années (jusqu'à 115.000 dollars).



Il était l'une des découvertes de la galeriste Anne de Villepoix, Diane chasseresse dont l'œil pionnier est suivi par tous (razzia sur Joyce Pensato aux dessins animés qui frisent l'abstraction). Le duo Mor Charpentier, dont le stand à Frieze a été élu le meilleur de ce cru 2021 par *Artsy* et qui ouvre une galerie le 25 novembre à Bogota (Colombie), juste avant ArtBasel Miami, a, une fois encore séduit par sa fraîcheur et son peps : il a vendu aussitôt sa pièce de Bianca Bondi (15.000€), presque toutes ses installations de masques par Théo Mercier (entre 12.000 € et 18.000€) et attiré l'attention de tous sur la gueule cassée de son tirailleur sénégalais, dans la lignée de son exposition à Documenta à Kassel (75.000€).





Une belle énergie régnait à Asia Now 2021 qui, pour la première fois, a montré les artistes d'Iran à Paris où la diaspora est particulièrement vivante. Elle se retrouvait, comme au salon, autour d'un thé et d'une conversation, sur les stands, pleins mais pas bondés, jusqu'à la toute dernière minute, dimanche soir 18 h. De nombreuses ventes, à petits prix, chez ces défenseurs *«d'une scène érudite, nourrie de l'histoire des miniatures et des chocs politiques qui éclôt en dehors d'un pays où il reste difficile de défendre ses artistes»* observe l'un d'entre eux. Le galeriste Amir Hossein Etemad a vendu plusieurs œuvres de la jeune Mimi Amini (les dessins à la feuille d'or pour 1200 euros).

Praz-Delavallade a vendu 5 pièces de Golnaz Payani qui déconstruit le tissu pour faire naître un délicat dessin fantôme (de 3710€ à 9100€). L'artiste Sonia Balassanian, née en 1942 en Iran, signait une belle installation *The Flock*, 2008, 7 têtes d'agneaux en bronze doré alignées sous une lumière aiguë (édition de 3, chez Ab-Anbar) qui évoquait *Les Saisons*, ode au monde paysan réalisée en 1975 par le grand cinéaste russe d'origine arménienne, Artavazd Pelechian (rétrospective à la Fondation Cartier du 24 octobre 2020 au 30 mai 2021). Le collectionneur et art advisor d'Hongkong, Jean-Marc Decrop qui vit entre Bangkok et Paris, qui vient de sortir un livre sur l'Art brut iranien, a beaucoup soutenu cette première.



Cette 7e édition d'Asia Now, toujours portée par l'énergie de sa fondatrice [Alexandra Fain](#), a continué de charmer son public très NAP (Neuilly-Auteuil-Passy). Outre un beau one man show de Zao Wou-ki chez Aktis Gallery (un vendu, dimanche soir), Kathy Alliou des Beaux-Arts de Paris, a fait une belle exposition sur l'art qui répare, des champignons lumineux de Trevor Yeung (pas moins de 30 000€) aux mini-tableaux comme un journal intime de My-Lan Hoang-Thuy. Les mers noires agitées sous la lune du Vietnamien Bao Vuong racontent son épopée de boat people (A2Z Art Gallery, de 11 000€ à 14 000€, énorme liste d'attente). Personne n'est resté indifférent devant les jouets miniatures d'enfant, ce mobilier de poupées récolté en ligne pendant le confinement par la Japonaise de Berlin, Chiharu Shiota (vendu 350 000€ à un musée chinois par la galerie Templon).

Grande Fiac ou petite Asia Now, une chose est sûre: l'appétit pour l'art n'est pas mort dans le silence du confiné.